

Patrice Jean

Kafka
au candy-shop

La littérature face au militantisme

Chez Naulleau

Éditions Léo Scheer

Patrice Jean

Kafka au candy-shop

La littérature face au militantisme

Collection « Chez Naulleau »

Un spectre hante la littérature : la politique. Les acteurs du monde littéraire réagissent, de plus en plus, en militants, et un roman sera davantage jugé selon l'orientation politique de son auteur que sur ses vertus littéraires. Annie Ernaux est devenue le porte-drapeau des progressistes, tandis que Michel Houellebecq est celui des réactionnaires.

Cet essai libre, qui emprunte au récit, défend l'autonomie de la littérature, en s'appuyant sur l'idée que la vie, vraiment vécue, ne relève pas du politique, ni du collectif : la vie

est invisible, et c'est ce que cherchent à transcrire l'art et la littérature. On y trouve également des chapitres où l'auteur retrace son propre itinéraire politique, une analyse de la « grande noyade » de la littérature dans l'océan des livres ainsi que la dystopie d'un monde où la (vraie) littérature aurait disparu.

Patrice Jean est l'auteur de neuf romans, dont, récemment, *La Poursuite de l'idéal* (2021) et *Le Parti d'Edgar Winger* (2022, prix des Hussards).

EAN numérique : **978-2-7561-2302-8**

EAN livre papier : 9782756123004

www.leoscheer.fr

DU MÊME AUTEUR

La France de Bernard, Rue Fromentin, 2013.

Les Structures du mal, Rue Fromentin, 2015.

Revenir à Lisbonne, Rue Fromentin, 2016.

L'Homme surnuméraire, Rue Fromentin, 2017.

Tour d'ivoire, Rue Fromentin, 2019.

La Poursuite de l'idéal, Gallimard, 2021.

Rééducation nationale, Rue Fromentin, 2022.

Le Parti d'Edgar Winger, Gallimard, 2022.

Louis le magnifique, Le Cherche-Midi, 2022.

La Vie des spectres, Le Cherche-Midi, à paraître
en 2024.

© Éditions Léo Scheer, 2024

www.leoscheer.fr

PATRICE JEAN

KAFKA AU CANDY-SHOP

La littérature face au militantisme

Éditions Léo Scheer

*L'art est une manifestation totale
qui engage la vie entière.*

Tristan TZARA

I

CONTRE LE TOUT-POLITIQUE

Prenons un individu, fait de tous les hommes et qui les vaut tous et que vaut n'importe qui, Sartre, vous, moi. Appelons-le : « Vous ». Vous descendez l'escalier de votre immeuble pour vous rendre au bar-PMU du coin de la rue, pour acheter le journal *L'Équipe* (oui, vous n'avez pas toujours de grandes idées métaphysiques à l'esprit). Puis vous retournez chez vous et vous vous allongez, en attendant fiévreusement que Suzanne vous envoie un texto. Et comme le message espéré n'arrive pas, vous plongez dans la mélancolie. Autant sortir, donc, vous téléphonez à Victor, et vous le rejoignez chez Léa qui fête son anniversaire, dans son vaste appartement où s'agglutinent une trentaine de personnes, verre à la main, sourire aux lèvres, conversations par petits groupes, fumeurs près des fenêtres ouvertes, cendriers sur le parquet ou en équilibre sur les radiateurs. Quelques danseurs reconnaissables à de discrets balancements des hanches. Vers une heure du matin, vous rentrez chez vous. Vous avez eu du mal

à vous amuser, car Suzanne n'a toujours pas écrit. En vous jetant sur votre canapé, vous poussez le cri des âmes sensibles : « Enfin seul ! »

Cette saynète insignifiante (mais qui pourrait occuper le chapitre d'un roman, car l'insignifiance est pareille aux lignes de basse qui sont le socle des mélodies), cette saynète insignifiante et apolitique ne peut pas être comprise, pourtant, sans les profondeurs marines du politique dont elle ne serait que l'écume, la vague éphémère. Cet immeuble et son escalier ne sont pas *naturels*, ils ont été construits par des hommes, selon une logique sociale, économique, politique : Pourquoi à cet endroit précis ? Avec quels matériaux ? Quels sont les maçons, les architectes, les électriciens, les charpentiers, etc., mis à contribution ? Pour quels salaires ? Les règles de sécurité ont-elles été respectées ? Quels sont les actionnaires, les élus locaux, les urbanistes à l'origine du projet ? Pénétrons chez vous : ce canapé, là, sur lequel vous vous êtes effondré, pourquoi arrive-t-il de Chine ? N'auriez-vous pas pu, avant de l'acheter, vous renseigner sur les conditions de travail des ouvriers chinois ? Votre indifférence à ce sujet renforce peut-être l'exploitation et la misère à des milliers de kilomètres de chez vous (compter en kilomètres est le fruit d'une histoire : c'est une invention liée à la Révolution française, mise en place pour rompre avec les unités de mesure de l'Ancien Régime). Que vous soyez seul dans votre appartement relève, aussi, de l'histoire et de la politique : fussiez-vous né trois cents ans plus tôt que vous auriez probablement

partagé votre habitation avec les membres de votre famille (qu'elle soit riche ou pauvre). Je ne reviens pas sur l'appart de Léa, ni sur la raison de la présence des invités : pourquoi sont-ils libres, le soir, de ne rien faire d'autre que de s'amuser ? Et les alcools, d'où viennent-ils ? Et cette musique rythmée ? Quels détours par l'Afrique, par les États-Unis, justifient sa présence dans les enceintes de Léa, de façon à divertir des Français du XXI^e siècle (pourquoi le XXI^e, et pourquoi des siècles ? Quelle est l'histoire de cette division du temps ?). Au moins, direz-vous, cette sombre tristesse qui, tout au long de la soirée, m'a empêché de rire franchement aux blagues d'Arthur, n'a-t-elle pas de causes collectives, j'étais seul, totalement seul, avec mon cafard. À quoi je répondrai que l'attente fébrile d'un texto (celui de Suzanne) dépend de l'invention et de la commercialisation des smartphones, et en grande partie de l'émergence de la Chine et de l'Asie du Sud-Est sur la scène économique, industrielle et politique. Allons plus loin. Vous vous êtes écrié, à voix haute : « Enfin seul ! » (comme un Baudelaire de pacotille). Cette fois, penserez-vous, cette solitude constatée et acclamée, le collectif ne pourra pas me l'extorquer ! Eh bien, détrompez-vous : sans la maîtrise d'une langue (en l'occurrence la langue française, instrument collectif et historique), vous n'auriez pas pu éructer ce soulagement misanthropique ; peut-être n'auriez-vous même pas, sans elle, pris conscience de votre solitude (les mots nomment les choses, et, en les nommant, les créent, en dissipant la brume

qui voile le réel (devant vous et en vous)). Vous êtes piégé. Votre être le plus intime n'est intime que par le nombre, l'histoire, l'artifice. Même ce mouchoir en papier dans lequel vous vous êtes mouché convoque la tragédie des nations et les chiffres du commerce. Pour le dire autrement, les marxistes ont raison de considérer les rapports de production comme l'origine de toutes nos perceptions et de toutes nos pensées. Tout est politique, disent-ils.

Ils ont en partie raison. Le monde a deux faces, deux modes d'apparition, un mode objectif et un mode subjectif, liés l'un à l'autre comme l'ombre dépend *entièrement* de l'objet qu'elle dessine. Levez le bras, et regardez-le se dresser au-dessus de votre tête : c'est le mode objectif du réel, celui qui apparaît dans la lumière de la représentation. Ce même geste, éprouvé et perçu de l'intérieur – selon la pensée qui commande au bras de se lever, suivant la sensation physique d'un muscle qui se tend –, c'est le mode subjectif de l'existence. Vivre, c'est s'éprouver soi-même, dans son irréductible solitude. Or, comme seul ce qui s'éprouve et se perçoit soi-même est réellement vivant, on peut en conclure que votre morosité de tout à l'heure, parce que cette garce de Suzanne ne vous avait pas écrit, est plus réelle que les conditions de production de votre mélancolie. Que vous chaut, hein, la politique économique de la Chine, l'histoire des siècles et le dernier modèle de Xiaomi, puisque Suzanne continue de vous snober ? Seule compte votre présente dérélition. L'univers entier conduisait, de toute éternité, à cette

lugubre soirée, et le passé s'évanouit face à l'empire du présent qui vous accule à la dépression.

Nous venons d'assister à un coup de théâtre métaphysique : vous n'étiez, dans le paragraphe précédent, qu'un reflet dérisoire, un produit insignifiant, un qui valait tous les hommes et que tous valaient, et vous voici, dorénavant, le centre du monde, ou plutôt son support, son spectateur et son acteur principal (à vos yeux). Ce n'est pas une illusion, mais l'unique réalité. Chaque vie n'est possible que par la séparation et la solitude. Se plaindre de la solitude, c'est se plaindre d'exister. On vit seul et on meurt seul. Ces deux mondes, l'objectif et le subjectif, bien qu'inséparables, relèvent de deux ordres totalement différents : un homme peut souffrir à côté de vous (moralement et physiquement), dans la même pièce que vous : c'est un autre monde, un autre ordre. Il est là, à un mètre de votre personne, mais il vit à des années-lumière. Vous ne pouvez pas soulager sa souffrance en l'attrapant et en la portant à pleines mains, à sa place. Si proche et si lointain ! Personne ne vivra à votre place le chagrin de cette soirée sans texto. Tous les jours, dans les hôpitaux, des malades ou des mourants sont visités par des parents qui constatent, impuissants, que leur père, leur mère, leur fils, leur fille sont rivés à eux-mêmes, en parcelles de souffrance. Les hommes se réjouissent et jouissent dans la rue ou chez eux, à quelques mètres de chambres où la vie souffre et s'éteint. Un marxiste vous expliquera les causes de la pauvreté (de la souffrance, de la fatigue, de la mort), mais il n'expliquera jamais

pourquoi l'on souffre, pourquoi la fatigue, pourquoi la mort ; et pourquoi la joie, le plaisir, le contentement. La solitude est transhistorique, transéconomique, transpolitique. Les causes et les effets butent sur la vie, inexplicable. On aurait pu imaginer, par exemple, un corps incapable de ressentir la souffrance : on vous coupe un bras, vous ne ressentez rien. Suzanne ne vous envoie pas de texto, vous vous dites : « Elle ne m'aime pas, c'est un fait, il ne faut pas que j'oublie cette donnée. » Néanmoins, ce « vous » indifférent à la peine n'aurait-il pas été moins aimable, moins intéressant – et la vie trop superficielle, une vie d'objet ? Je pose la question, je n'ai pas de réponse.

Il faut avoir à l'esprit l'existence de ces deux ordres (objectif et subjectif), ne jamais les séparer, pour saisir la vie, cette chose équivoque. Ces deux ordres s'échelonnent à des degrés aussi différents que les ordres pascaliens (la chair, l'esprit, la volonté). Et comme « la distance infinie des corps aux esprits figure la distance infiniment plus infinie des esprits à la charité car elle est surnaturelle », la distance du monde représenté (objectif) est infiniment infinie en regard de la vie souffrante et subjective. Le monde, pour chaque conscience, est un spectacle qu'elle perçoit par ses sens, dans l'ignorance de ce que chaque vivant solitaire éprouve et ressent *réellement* : nous imaginons, par analogie avec ce que nous éprouvons, ce que ressentent les hommes (et (un peu) les animaux) autour de nous. Il est absolument impossible de faire autrement pour les appréhender. La connaissance d'autrui serait

impossible sans l'imagination et la faculté de rapporter à notre vie intérieure les rires, les timidités, les joies et les douleurs des hommes rencontrés dans le présent, le passé, l'imaginaire. Au cours de la soirée chez Léa, vous avez discuté avec Hippolyte (surnommé Hippo), il attendait les résultats d'un entretien d'embauche (pour un poste de journaliste à France Info), il était à la fois anxieux et euphorique : cet état intérieur, entretenant l'élan vers l'avenir aux tourments de l'incertitude, vous a rappelé votre propre agitation quand, des lustres plus tôt, vous trépiez d'impatience et d'espoir en attendant les résultats du bac et ceux de l'agrégation. Par la transposition de vos souvenirs émotifs à la situation d'Hippolyte, vous avez entrevu l'étrange excitation du futur journaliste de Radio France. L'imagination nous transporte dans d'autres vies et transperce le voile des apparences ; toutefois, ce voile ne sera jamais transparent, la vie intérieure des autres demeurant une hypothèse, jamais une certitude. Nous interprétons sans cesse les propos et les actes d'autrui en les mesurant à nos états intérieurs ; le romancier, le dramaturge, le scénariste développent cette faculté d'une façon systématique et prolongée, comme le pianiste de profession s'entraîne plus que l'amateur, et le mathématicien se penche avec plus de détermination sur ses équations que ne le font, aujourd'hui, ses anciens camarades de la 3^e B.

Le romancier reconstruit la vie invisible des hommes en s'aidant de l'imagination, de l'observation, de la pensée ; le savant (psychologue, sociologue,

démographe, etc.) expose la vie des hommes grâce à l'étude, la rigueur méthodologique, la recherche documentaire. Le romancier prétend, par le travail de l'imagination, saisir la vérité de quelques personnages *fictifs*, quand le sociologue a pour ambition d'expliquer la vie d'un groupe social, voire de toute une population *réelle*. Les scientifiques sont du côté de la répétition, des lois, du nombre ; les romanciers du côté de l'un (le personnage), des hypothèses, de l'incompréhensible. Ce sont deux modes légitimes d'approche de la réalité, et il faut rendre à chacun ce qu'il peut donner. Je reviendrai plus tard sur l'opposition entre la littérature et la science.

Mon propos est de définir l'objet de la littérature comme un objet autonome, indépendant de la politique et du collectif. Mon souhait est de libérer la littérature de l'engagement politique tel que Sartre, après la Deuxième Guerre mondiale, l'a prescrit, et tel qu'aujourd'hui de nombreux écrivains l'imposent encore à mots couverts. Et davantage que les écrivains : tel que les lecteurs, les critiques, les libraires le revendiquent souvent, jugeant les livres en fonction de la couleur politique (supposée) de leurs auteurs. À cette aune, la littérature ne serait plus qu'une autre façon de faire de la politique. Les critiques de droite ont leurs auteurs, ceux de gauche, les leurs. Quel ennui ! Je lis, pour ma part, des écrivains de tous les bords, même ceux dont les positions politiques m'horripilent. Chateaubriand et Stendhal ; Aragon et Drieu ; Sartre et Céline ; Flaubert et Zola ; Breton et Pessoa ;

Houellebecq et Ernaux. Un écrivain digne de ce nom outrepassé, par l'imaginaire et par la vérité, ses possibles engagements politiques. Qu'une œuvre déplaise en raison de ses motifs politiques, religieux, moraux, ne devrait révolter que les moins littéraires de ses lecteurs. Or, les libraires, les professeurs, les critiques, certains écrivains eux-mêmes emboîtent le pas de ces lecteurs non littéraires. Prenons un cas extrême : à la fin de *Gilles* (Drieu la Rochelle), le héros, après la traversée de son temps (Première Guerre mondiale, dadaïsme, surréalisme, mariage), s'engage dans le fascisme, puis rejoint les troupes franquistes. Même si l'on a le droit d'être révolté par l'engagement de Gilles (le héros), en quoi le roman perdrait-il, à cause de cet épisode, tout intérêt ? Je pense que Gilles se trompe, qu'il commet une faute morale et politique (comme Drieu s'est tragiquement fourvoyé). Mais ce roman est supérieur à tant de romans dont les héros, pourtant, sont parfaits !

Je m'égare, j'écris au rythme de mes caprices, non par impossibilité de tenir une ligne, mais parce qu'un essai qui avance en suivant la cadence des grands A et des petits b se veut une chose savante alors que la littérature, ai-je dit, se livre aux sortilèges de l'imagination et de la liberté.

Si la lecture de *Gilles* est possible malgré la fin lamentable de son héros, et malgré la collaboration de Drieu, de même que les poèmes staliniens d'Éluard (comme son stalinisme douteux) n'annulent pas tout ce qu'il a écrit, c'est que le roman de Drieu, la poésie d'Éluard ne sont pas des tracts politiques, tout

entiers tournés vers le militantisme. Le militant accuse ses ennemis et souhaite convaincre les indécis de le rejoindre dans ses justes combats : c'est un sergent recruteur. Or, le sous-officier chargé d'enrôler des soldats appartient à la vie pratique, celle qui dépend de l'ordre objectif des choses, celui dont j'ai entrepris de montrer qu'il relève entièrement du collectif : vous ne cessez de consulter votre smartphone dans l'illusoire sentiment qu'il n'entre dans cette obsession rien de politique, eh bien, vous avez tort. Néanmoins, l'angoisse qui est la vôtre (parce que Suzanne vous a envoyé un selfie où elle sourit en la compagnie de Jérôme), cette angoisse, par un autre côté, appartient à l'ordre subjectif de l'existence : vous avez raison. Le récit romanesque de votre déréliction convoquerait les deux ordres équivoques de l'existence : objectif et subjectif. Un lecteur aux narines progressistes observera le frémissement d'icelles devant le franquisme de *Gilles* (et nous frémissons avec lui) ; mais s'il perçoit l'engagement du personnage comme l'une des possibilités de la condition humaine (la possibilité de se tromper, de choir dans l'abîme de la faute), alors, considérant qu'il est homme et faillible, il ne rejettera pas le roman. On s'indignera peut-être (je ne connais pas ce « on ») qu'un roman exalte l'engagement dans les forces franquistes, mais on ne s'indignera qu'à la condition d'être réfractaire à une lecture littéraire (selon les deux ordres) d'un livre. Un lecteur ne s'indigne pas, il conteste, il regrette, il ne partage pas l'avis d'un personnage, ni celle de l'auteur, mais il ne crie pas (un lecteur est quelqu'un de bien élevé, pas

un connard). Il cherche son bien au-delà des prises de position politique, et s'il le cherche tout entier dans la politique, c'est qu'il n'est pas un lecteur mais un militant (cet être qui se targue d'appartenir, par une opération du Saint-Esprit, à l'élite : du bien, du juste, de la raison).

J'enfonce le clou : s'il suffisait de prendre les bonnes positions politiques et morales pour réussir un roman, une pièce, un poème, alors exigeons des éditeurs qu'ils vérifient, avant de publier un roman, la conformité idéologique du manuscrit : nous n'en sommes plus très loin, et, aux États-Unis, nous y sommes ; cette censure, qui se dresse avant toute publication, ignore la part subjective (souvent maudite) de l'âme humaine, en sorte qu'elle trahit la littérature et en signe la condamnation.

Le roman est le point de rencontre entre le spectacle objectif des sociétés et la vie intérieure (subjective) de l'individu. L'équilibre n'est pas parfait : il arrive que la peinture du collectif l'emporte sur celle de la vie intérieure, ou bien que cette dernière prime sur le collectif. Le plus souvent, la balançoire oscille d'un côté et de l'autre, tout au long des chapitres. Un romancier n'est pas un directeur de conscience, aucun libraire, aucun lecteur ne doit exiger de lui qu'il montre la bonne direction, dûment transcrite entre les pages homologuées d'un roman.

Dans le monde objectif, tout individu, de fait, est engagé. Le monde objectif, c'est le monde des causes et des effets, l'entrecroisement ininterrompu des séries

causales : les échangeurs d'autoroutes, à plusieurs étages, n'en représentent qu'une image affaiblie. Le moindre geste engage, sans que nous en ayons conscience, une complicité avec la machine économique et politique qui apporte votre pain, vos moyens de transport, vos livres, vos écrans, etc. Dans cette machine, à y regarder de près, on trouvera des injustices, des exploitations et peut-être des crimes. On ne peut pas respirer sans participer, en quelque façon, au mal. Les degrés d'implication ne sont certes pas homogènes. Toute la littérature du monde n'arrêtera jamais la marche du mal, car la vie ne se poursuit pas sans le mal qui l'infecte. Les systèmes politiques qui voulurent arracher le mal à sa racine ne réussirent qu'à le perpétuer et à l'amplifier. Aujourd'hui, existe une conscience très aiguë des causes qui conduisent au réchauffement climatique, et une attention hyperbolique pour les vexations sexistes, racistes, ou supposées telles. La tentation de l'ange n'est pas loin ; mais ce sont des anges intraitables, assoiffés d'une justice qui les rend injustes. Inutile de rappeler la dialectique de l'ange et de la bête, comme la fable de l'ange déchu, ou l'enfer et ses pavés bien intentionnés.

Il faut vivre avec le mal, l'apprivoiser, le taquiner, le frapper, le circonscrire, mais ne pas se croire épargné par lui ni hors de ses griffes, et encore moins, petit soldat du bien, persécuter les autres au nom de cette position qu'on s'octroie arbitrairement en posant une couronne de vertu sur son propre chef. Vivre avec le mal, le dévoiler, pénétrer dans sa grotte, c'est la mission de la littérature. L'une de ses missions.

Elle nous apprend à percevoir le mal dans les autres et en soi, elle le met en scène, le débusque sous ses masques de vertu.

L'écrivain enivré du bien court le risque d'objectiver le mal hors de lui, et, comme un enfant, de se croire un héros à peu de frais (aucun danger ne menace le mouffet armé de son épée en plastique). Il nous ennue, comme ennuent les sermonneurs, les têtes de fromage du bien. La littérature n'est pas pour les boy-scouts ni pour les militants (les mêmes, quelques années plus tard, sans leur culotte courte).

Revenons à *Gilles* (qui n'est pas le meilleur roman de Drieu) : Sartre a raison d'écrire que « personne ne saurait supposer un instant qu'on puisse écrire un bon roman à la louange de l'antisémitisme ». Ni à la louange du fascisme (ajouterai-je). L'écrivain, homme libre, « s'adressant à des hommes libres, n'a qu'un seul sujet : la liberté » (*Qu'est-ce que la littérature ?*). Si Drieu avait écrit *Gilles* uniquement à la gloire de l'antisémitisme, la phrase de Sartre s'appliquerait à ce roman débile. L'issue du roman (le franquisme) n'est pas programmée dès les premières pages, contrairement à *L'Enfance d'un chef* où la première phrase (« Je suis adorable dans mon petit costume d'ange ») contient en germe tout le parcours à venir de Lucien, jusqu'à sa transformation en un chef plus ou moins fasciste auquel ne manque que la moustache (voir la dernière phrase). Et puisque la jeunesse de Gilles n'est pas grosse de son accouchement en franquiste, son roman n'est pas une démonstration, mais l'errance d'un homme,

entre les deux guerres. Une autre fin était possible. Et ce possible suffit pour que *Gilles* ressorte du genre romanesque « en s'adressant à des hommes libres ». Penser qu'un lecteur, parce qu'il a vécu avec le personnage de *Gilles* pendant une quinzaine d'heures (le temps de la lecture), pourrait, à son tour, basculer dans le fascisme, c'est prendre le lecteur pour un imbécile (ce qu'il est peut-être) : le roman de Drieu ne cherche pas à convaincre, il montre, il suit, il raconte la vie d'un homme. Le fascisme représente une solution, parmi d'autres : le lecteur est libre de juger du choix du héros. Il peut en imaginer d'autres, pour la raison que Gilles est un être perdu, à la recherche d'une régénérescence pour lui et pour la France. Il aurait pu tout aussi bien s'engager au Parti communiste français, entrer dans les ordres, jouir d'une vie oisive sur la Côte d'Azur, se suicider. Lucien (le héros de Sartre), quant à lui, file vers son destin fasciste, en rebondissant d'abord, comme une bille, sur les degrés du surréalisme et de l'homosexualité, avant de choir dans le marécage antisémite. Sartre n'aime pas Lucien, Drieu n'aime pas Gilles (bien qu'il soit son double) ; Sartre désavoue le fascisme de Lucien, Drieu embrasse celui de Gilles. *L'Enfance d'un chef*, malgré l'absence de liberté du héros (un comble, pour le philosophe de la liberté), est un chef-d'œuvre ; Gilles, c'est moins sûr. Les deux romans, cependant, sondent les tourments intérieurs de deux âmes, de deux corps, dans la première partie du xx^e siècle. Qu'importent les opinions politiques de Gilles et de Lucien, de Sartre et de Drieu, la réussite de leurs deux romans

décédé : hommage banal, pompe médiocre et comme dérisoire, qui nous a paru blessante pour un si grand mort.

L'auteur de *La Joie de vivre* poursuit son récit, le cœur éclaté (c'est son expression), parce que le cercueil, trop grand pour la fosse, ne peut entrer que de biais dans la terre. Goncourt ramena Zola, en compagnie de Daudet, à son hôtel :

Les cafés étaient pleins, des bourgeois se promenaient, un air de fête épanouissait la ville. Le soleil de quatre heures qui enfilait les quais, allumait la Seine dont les reflets dansaient sur les façades blanches des restaurants, où les cuisines flambaient déjà, avec des odeurs de mangeailles. Dans un cabaret, toute une table de reporters et de poètes affamés se commandaient une sole normande.

Il ne faut pas s'inquiéter : si un jour la littérature doit disparaître, ce sera dans une atmosphère de fête, tandis que les journalistes et les éditeurs se taperont la cloche, au milieu des « odeurs de mangeailles », tout en se disputant à propos du dernier prix Goncourt. Près de la Seine, les bourgeois se promèneront, en rollers, à vélo, des écouteurs dans les oreilles. Et Flaubert ne sera plus que le nom d'une rue ou d'un hôpital.

TABLE

<u>Contre le tout-politique</u>	9
<u>La vie intérieure contre le militantisme</u>	25
<u>La déclaration de guerre</u>	41
<u>La littérature et les sciences humaines</u>	55
<u>La littérature contre le progressisme</u>	71
<u>De la droite littéraire</u>	91
<u>Autobiographie politique</u>	103
<u>Encore contre Sainte-Beuve</u>	119
<u>La grande noyade</u>	133
<u>La vie sans littérature</u>	145